

NOUS VOULONS LIRE !

Irina LULCIUC

Emilia COLESCU

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

NOUS VOULONS LIRE !

Trimestriel d'information sur le livre d'enfance et de jeunesse

N° 171, septembre 2007

La revue *Nous voulons lire*, arrivée au n° 171 en septembre 2007, est une apparition trimestrielle de l'Université de Bordeaux, sous la coordination de Denise Escarpit, directrice de la publication. Editée par NLV / CRALEJ (Centre de ressources dans le domaine du livre, de la lecture et de la littérature d'enfance et de jeunesse), la revue est publiée avec le soutien du Centre National du Livre et du Conseil Général de la Gironde et avec l'aide de plusieurs collaborateurs comme Valérie Bonnefort, Jean-Claude Bonnet, Lise Chapuis, Béatrice Mansini, Emmanuèle Sandron, Régis Lefort, etc. L'objectif principal de la revue est d'informer et d'aider les chercheurs de la littérature de jeunesse et représente en même temps une invitation à la lecture pour tous les autres lecteurs.

La revue est structurée en cinq parties, chacune ayant son importance dans l'économie du volume. La deuxième partie de la revue est dédiée aux expériences des traducteurs de ce champ littéraire qui ne concerne pas seulement les enfants et les jeunes car les deux premières études le démontrent pleinement. Traduire *Harry Potter* en italien et en basque a été une expérience bien enrichissante pour Beatrice Massini et Iñaki Mendiguren, une expérience qui démontre aux lecteurs que traduire des livres appartenant à la

littérature d'enfance et de jeunesse est une activité bien reconnue et appréciée par tous les spécialistes dans le domaine.

Beatrice Massini a plusieurs préoccupations dans le domaine de la littérature d'enfance et de jeunesse, elle étant auteur d'albums et de romans, responsable éditorial et traducteur. Son expérience de traducteur a commencé avant le roman *Harry Potter* dont elle a traduit seulement les tomes 3, 4 et 6. En parlant de la traduction de ce roman, elle reconnaît que le style neutre de Joanne K. Rowling ne lui a pas posé de gros problèmes. L'obstacle qu'elle a dû surmonter a été la traduction des noms des personnages et des créatures imaginaires. Au début, elle est beaucoup intervenue dans la traduction des noms, mais après elle a changé d'avis en se rendant compte que ce roman ne s'adresse pas seulement aux enfants, mais aux adultes aussi. Elle parle de la transparence des noms qui détermine le travail de son imagination pour trouver l'équivalence du son et du sens et des solutions qu'elle a trouvées en donnant des exemples précis. Elle recommande la plus grande fidélité par rapport à l'original et explique son choix dans la traduction des noms en se rapportant à la culture de la langue d'arrivée. Le défi le plus intéressant pour Beatrice Massini, en tant que traducteur de *Harry Potter*, a été la traduction des rimes, des charades et des devinettes pour lesquelles elle a dû construire une certaine équivalence parce que la traduction est fondée sur une relecture critique de l'œuvre étrangère. La plus difficile expérience a été la reproduction avec une métrique sonore et un sens juste des chansons rimées.

La traduction de *Harry Potter* en basque a été faite par Iñaki Mendiguren qui a reçu même un prix pour cela. Il s'est confronté avec les problèmes spécifiques à cette traduction, littéraires et linguistiques, sans oublier les difficultés éditoriales. Il insiste même sur la pression éditoriale parce que celle-ci a défavorisé la qualité de la traduction de certaines versions par l'élimination illégitime de certains détails de la version d'origine due à l'urgence imposée et pas à l'ignorance du traducteur. En ce sens, il parle aussi du changement que l'éditeur a fait par rapport au choix du traducteur pour les six volumes. À son avis, changer de traducteur d'un volume à l'autre

diminue la valeur du travail car tous les volumes sont étroitement liés par la répétition des noms, des lieux et de l'histoire même.

En parlant de l'industrie éditoriale basque, assez limitée par rapport à celles des langues majoritaires, Iñaki Mendiguren précise qu'il a été plus avantageux parce qu'il n'a pas subi la pression de l'éditeur et de la date limite car il existait déjà sur le marché les versions en français et en espagnol. Pour lui, la plus grande difficulté a été représentée par le côté extra-linguistique, voire la longueur des livres. En ce qui concerne la traduction des noms présents dans le roman, il a choisi de conserver les noms originaux parce qu'il considère que l'histoire et les personnages ne sont pas autochtones pour leur emprunter une autre identité que celle d'origine. Ce phénomène tient exclusivement à l'imagination de chaque lecteur qui doit se transposer dans la culture étrangère pour vivre une autre réalité et on ne doit pas adopter le critère de « nationaliser » les noms étrangers seulement pour faciliter la lecture. L'histoire même de la traduction, dans la vision d'Antoine Berman¹, ne peut pas être séparée de celle des langues, des cultures et de la littérature.

La troisième étude évoque l'expérience d'André Gabastou en tant que traducteur de *Mémoires d'une vache* de Bernardo Atxaga (écrivain basque pour lequel les genres parodiés – le roman d'apprentissage, le roman pour la jeunesse, le roman d'aventure, le roman politique – constituent son succès). Le titre de l'ouvrage nous fait penser aux *Mémoires d'un âne*, livre d'enfance célèbre. Traduire ce livre, c'est en fait l'adapter à la réception du public, en saisissant sa trajectoire. Cette traduction, faite dans l'esprit des jeunes lecteurs, nous attire l'attention sur le fait que la traduction d'un ouvrage pour les enfants se heurte aux mêmes problèmes que celle des ouvrages pour les adultes.

L'étude « L'oreille intérieure », faite par Emmanuèle Sandron (auteur, traductrice, critique littéraire et animatrice d'ateliers

¹ Berman Antoine, *L'épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris, 1984

d'écriture) dévoile la manière dont les créateurs néerlandophones s'expriment dans le domaine de la création littéraire, visant en même temps la lecture et la traduction. Ainsi, ayant comme mots-clef: traduire dans la chambre d'écho, le texte de jeunesse est un poème, un exercice d'équilibre, le jeu de mots, l'adaptation des noms propres, les néologismes, les jeux avec les sonorités et même un exemple de ritournelle, la traductrice saisit la plus fine nuance de l'esprit conciliant. Elle pense que la voix intérieure, celle qui écoute avec attention le son du texte lu, constitue le critère fondamental dans la traduction. À son avis, le texte traduit est vu comme un poème dont l'équilibre est une condition qui envisage l'unité du texte jeunesse. Elle présente, en fait, la solution pratique nécessaire à justifier cet équilibre. Les exemples donnés reflètent l'expérience concrète de l'auteur, ses points de vue détaillés constituant comme critère unique l'interprétation critique.

La solution de l'éditeur (« le chef-d'oeuvre d'orchestre » et le premier lecteur du traducteur), en ce cas-ci, vise la bonne collaboration qui existe entre lui et le traducteur (« un musicien dans un orchestre », en dialogue avec les autres musiciens (l'auteur, l'illustrateur, le maquettiste, le correcteur, etc.). La traduction est une écriture, car les mots, les nuances, les niveaux de langue, la psychologie des personnages, le rythme sont les matériaux de l'écrivain de littérature de jeunesse, aussi bien que celui de fiction générale.

Dans « L'interview d'Alexandre Zotos » (écrivain albanais, maître-assistant de littérature française à l'université de Saint-Étienne, traducteur d'Ismaël Kadaré, de Ali Podrimija et de Petraq Zoto, auteur jeunesse du roman *La source du cerf*), le bibliothécaire Jean-Claude Bonnet se propose de discuter de la spécificité de la traduction « jeunesse » par rapport à la traduction pour adultes. Zotos considère que la fidélité dans l'invention et la réinvention sont des notions définitoires pour le traducteur. Pour lui, la conservation de l'intégrité visuelle des noms propres est le gage du dépaysement. En ce qui concerne la littérature de jeunesse, il affirme qu'elle est le couronnement de sa carrière en tant que traducteur.

La traductrice Rose-Marie Vassallo propose sous le titre « Une (pas si) désastreuse série » un autre type de lecture liée à l'enfance. Pour elle, cette série *Les désastreuses aventures des Orphelins Baudelaire* constitue une délectation d'une originalité absolue, car le traducteur est le dernier à juger le succès de son travail. C'est une manière peu commune de penser et surtout d'envisager l'effet de la traduction sur le public, car elle propose dans sa démarche critique des sous-titres comme : funestes auspices, une série d'heureuses surprises, de la belle étoffe, mille-feuille, rien n'est simple. Son style soutenu, élégant, allègre, mais désuet et sans vergogne (léger parfum de XIX^{ème} siècle) crée de la confusion et de la difficulté en ce qui concerne l'interprétation. Lire un livre en diagonale, constitue, dans sa vision, se faire un étrange idée du contenu. La matière première du traducteur, son étoffe, c'est l'humour (fond et forme) qui dégage le rire. Il est lié à l'écriture par la force et la souplesse du style du traducteur. L'insatiable gourmandise pour les mots, locutions, conventions, clichés est le trait définitoire d'une langue. L'intrigue, vue comme une mille-feuille, mêlant, à la fois, images surréalistes (maison volante à air chaud, aigles dressés à manier le filet) et des situations de bande dessinée, est très compliquée. La profondeur du récit, sa portée intérieure se dévoile lorsque nous désarmons l'auteur et nous apprenons le fait que *Les désastreuses aventures des Orphelins Baudelaire* sont des bons et des méchants. La liberté de l'interrogation nous fait penser au fait que rien n'est simple, la réponse n'étant pas gratuite.

Les trois dernières parties *Regards sur l'édition*, *Nous avons remarqué* et *Nous avons lu* présentent des informations sur des éditeurs, des thèmes et des auteurs de la littérature d'enfance et de jeunesse. Les plus importantes apparitions sont regroupées selon de domaine principal en passant par les histoires simples de la vie quotidienne pour les très petits. Pour tous ces albums les éditeurs nous offrent l'âge auquel ils s'adressent, quelques informations sur le contenu, sur la liaison entre le texte et l'image et quelques commentaires de valeur.

Ce numéro, exemple d'unité par la manière dont il traite du phénomène de la traduction, ouvrage complexe par le sommaire qui dévoile certains aspects des expériences des traducteurs, n'est qu'une invitation de plus à la lecture de la littérature d'enfance et de jeunesse.